

## Ce que la linguistique historique sur les langues de l'Asie du Sud-Est doit à André-Georges Haudricourt

Michel Ferlus

Publié dans *Le Portique* n° 27, 2011: 57-66

Il est superflu ici de rappeler l'originalité de ce grand savant car c'est bien par cette expression, aujourd'hui un peu surannée, qu'il convient de qualifier André-Georges Haudricourt dont la pensée, servie il est vrai par des capacités intellectuelles hors du commun, était capable de couvrir des disciplines aussi diverses que l'agronomie, la botanique, la technologie culturelle et la linguistique. Son envergure scientifique est telle qu'aujourd'hui encore peu de gens sont en mesure de dominer tout son apport linguistique, et encore moins, sinon personne, l'ensemble de son œuvre. Cependant, bien qu'Haudricourt soit immortalisé par une imposante production scientifique de qualité, en ouvrages et articles, sa renommée ne s'est guère étendue en dehors des milieux scientifiques et encore de ceux où se sont exercées ses compétences. Fuyant l'académisme, non par hostilité mais par tempérament, mal à l'aise devant la médiatisation, hostile aux mondanités, il ne se sentait vraiment en confiance qu'avec ses pairs et ses disciples, c'est-à-dire avec ceux qui appréciaient ses compétences et qui pouvaient valablement dialoguer avec lui. Il s'est peu adonné au jeu des souvenirs et des confidences et, sauf dans quelques articles et séquences de film, ce n'est que sur le tard de sa vie scientifique qu'il s'est livré à une série d'entretiens révélateurs recueillis par Pascal Dibie et publiés dans *Les Pieds sur terre*, ouvrage remarquable où se révèlent pleinement toute la richesse, la diversité et les cheminements de la pensée de ce chercheur exceptionnel.

Comment parler d'un personnage qui suscite tout à la fois admiration et humilité, respect et affection, même s'il était, ou feignait d'être, indifférent à ces attitudes. Je vais essayer de dire quelques mots sur mes rencontres et mes échanges avec André-Georges Haudricourt et de mettre en valeur quelques uns de ses apports fondamentaux à la linguistique historique des langues de l'Asie du Sud-Est auxquelles j'ai moi-même consacré la plus grande partie de ma vie de chercheur.

Un peu avant les années soixante, étudiant aux Langues'O et commençant à m'intéresser aux langues thai, j'eus la curiosité de lire un article d'un certain André-G. Haudricourt intitulé « Les phonèmes et le vocabulaire du thai commun » (1948), dont je venais de découvrir l'existence en consultant le fichier de la bibliothèque de cet établissement. Je dois avouer qu'à la première lecture je n'y compris pas grand chose, le sujet était bien trop neuf pour moi et je n'étais pas encore initié à la phonétique historique. Toutefois, la méthode développée dans cet article m'intriguait énormément. La clarté de l'expression et des raisonnements m'encouragèrent à persévérer et je finis par trouver extrêmement ingénieuse cette

façon de reconstruire les sons de la langue mère des dialectes thai actuels. J'étais fasciné, comme aujourd'hui encore d'ailleurs, par cette prouesse qui consiste à restituer les sons d'une langue à jamais disparue. Certes, je me rappelais bien de professeurs du secondaire qui, à l'occasion, citaient l'étymon latin de mots français, mais le latin, bien que langue morte, n'avait jamais été perdu pour la connaissance. Point n'était besoin de le reconstruire ! Dans le cas du thai on ne pouvait pas opérer par déduction comme du latin au français, il fallait reconstruire. Cette situation était pour moi à la fois nouvelle et déroutante. La curiosité et sans doute aussi un désir secret de relever un défi intellectuel m'incitèrent à persévérer dans la compréhension de cette démarche. Mon goût pour les travaux de phonétique historique date peut-être de ce temps-là. Après avoir relaté les circonstances de ma première découverte de l'œuvre de Haudricourt, je vais brièvement illustrer les principes et les étapes de l'élaboration de son 'thai commun'.

En s'aidant de l'écriture conservatrice d'origine indienne du siamois (translittérée ici en italiques) et des correspondances entre différents parlers thai convenablement connus (siamois, lao, tay noir, tay blanc et shan pour l'essentiel), Haudricourt proposait la restitution du système des initiales du thai commun. Il suivait en cela le chemin tracé par Henri Maspero (1911) qui, malgré une méthode comparative rigoureuse, n'avait pas tenté de restituer les anciennes prononciations. Je vais brièvement présenter la démarche de l'auteur en me limitant aux quatre points d'articulation des occlusives orales : bilabiales, apicales, palatales et vélaires.

	bilabiales	apicales	palatales	vélaires
1	<b>p<sup>h</sup></b> <i>ph</i>	<b>t<sup>h</sup></b> <i>th</i>		<b>k<sup>h</sup></b> <i>kh</i>
2	<b>pp</b> <i>p</i>	<b>tt</b> <i>t</i>	<b>c</b> <i>c</i>	<b>k</b> <i>k</i>
3	<b>p</b> <i>p</i>	<b>t</b> <i>t</i>		
4	<b>b</b> <i>b</i>	<b>d</b> <i>d</i>	<b>ɟ</b> <i>j</i>	<b>g</b> <i>g</i>

Tableau 1 : système partiel du thai commun, première version (1948)

La série 1 des consonnes écrites *ph th kh* est reconstruite par les aspirées **p<sup>h</sup> t<sup>h</sup> k<sup>h</sup>**, préservées dans tous les dialectes ; pareillement pour la demi-série 2 des consonnes écrites *ck* reconstruite par les non aspirées **ck** et également préservées. En revanche, la série 4 des consonnes écrites *bdjg* est reconstruite par les sonores **bdɟg**. Cette ancienne série est aujourd'hui réalisée par des aspirées au sud, [**p<sup>h</sup> t<sup>h</sup> c<sup>h</sup> k<sup>h</sup>**] en siamois et [**p<sup>h</sup> t<sup>h</sup> s k<sup>h</sup>**] en lao, et par des non aspirées au nord, [**p t c k**] dans les dialectes tay du Vietnam (tay noir et tay blanc) avec la variante [**p t s k**] dans le shan de Birmanie. La restitution de ces anciennes occlusives sonores pour la série 4 n'a pas posé de problème grâce au conservatisme de l'écriture du siamois et du lao adaptée à ces langues avant les changements consonantiques, et grâce aussi aux séries tonales associées aux séries de consonnes. En effet, les confusions d'initiales ont entraîné un dédoublement du nombre des tons qui passait de trois à six, un registre de trois tons se combinant avec les consonnes initiales sourdes aspirées (série 1), et l'autre registre se

combinant avec les initiales sonores (série 4). Le transfert des oppositions distinctives des initiales vers des oppositions tonales a empêché les confusions de mots, c'est ce que l'on appelle une transphonologisation. Toutefois, l'aide de l'écriture a été trompeuse en ce qui concerne les consonnes translittérées *p t* de la demie-série 3, logiquement reconstruites **p t** en suivant la valeur présumée des formes écrites, tandis que *p̣ ṭ* (symboles graphiques dérivés de *p t*) de la demie-série 2 l'étaient par **pp tt** qu'il pensait être des consonnes "fortes" (par opposition à **p t** considérées comme "normales"). Ce n'est que lors de son séjour à Hanoi en 1948-49, c'est-à-dire peu de temps après avoir élaboré cette première version de son *thai commun*, que Haudricourt a pris conscience de l'existence d'occlusives préglottalisées dans cette région du monde (« Les consonnes préglottalisées en Indochine », 1950) et qu'il s'est rendu compte que ses reconstructions pouvaient être améliorées. À la place de **p t** (écrites *p t*) il fallait donc restituer les préglottalisées **ʔb ʔd**, préservées dans presque tous les dialectes, tandis que les supposées "fortes" **pp tt** (*p̣ ṭ*) cédaient la place aux occlusives sourdes non aspirées **p t**. Ces modifications ont été plus tard commentées par Haudricourt lui-même dans la note introductive à la reprise de son article sur le *thai commun* dans *Problèmes de phonologie diachronique* (1972). La reconstruction révisée comprenait aussi une palatale glottalisée **ʔj**, translittérée *ɣ* (symbole graphique dérivé de *ɣ*) et jusqu'alors passée inaperçue. Les nouvelles reconstructions se présentaient désormais comme suit:

	bilabiales		apicales		palatales		vélares	
1	<b>p<sup>h</sup></b>	<i>ph</i>	<b>t<sup>h</sup></b>	<i>th</i>			<b>k<sup>h</sup></b>	<i>kh</i>
2	<b>p</b>	<i>p̣</i>	<b>t</b>	<i>ṭ</i>	<b>c</b>	<i>c</i>	<b>k</b>	<i>k</i>
3	<b>ʔb</b>	<i>p</i>	<b>ʔd</b>	<i>t</i>	<b>ʔj</b>	<i>ɣ</i>		
4	<b>b</b>	<i>b</i>	<b>d</b>	<i>d</i>	<b>ɟ</b>	<i>j</i>	<b>g</b>	<i>g</i>

Tableau 2: restitution corrigée (1950, 1972)

Loin d'être fautives, les inexactitudes de la première version de la restitution du *thai commun* ne font que témoigner d'un état de connaissance très lacunaire de l'éventail phonétique des langues exotiques à cette époque. Les linguistes n'avaient pas encore une idée claire de la nature des occlusives sonores préglottalisées et de la façon dont elles se différenciaient des sonores ordinaires. C'est encore là un des mérites de Haudricourt de les avoir révélées à la communauté des spécialistes et d'en avoir tenu compte dans ses travaux.

Mais un autre problème restait à résoudre. Pourquoi les graphies *p t* des écritures indiennes étaient-elles utilisées pour noter les préglottalisées **ʔb ʔd**, tandis que les occlusives simples **p t** étaient notées par les graphies modifiées *p̣ ṭ*. Cette fois, la clé de l'énigme se trouvait dans la langue khmère et plus particulièrement dans l'histoire de son phonétisme et de son rapport avec l'écriture à l'époque angkoriennne (peut-être même pré-angkoriennne). Entre l'adaptation d'un modèle d'écriture indienne à la langue khmère ancienne, puis sa transmission au *thai* (siamois) ancien, les initiales **p t** du khmer se sont glottalisées

en  $\text{ʔb} \text{ʔd}$ , tout en gardant les mêmes graphies  $p t$ , par un changement encore inexplicé mais bien identifié. En empruntant l'écriture aux Khmers, les Thai ont tout naturellement attribué ces mêmes graphies  $p t$  à leurs propres préglottalisées. Conséquemment, ils ont créé les nouveaux symboles  $\underline{p} \underline{t}$  pour noter les consonnes  $p t$  de leur système.

L'exemple du thai commun illustre remarquablement la méthode employée par Haudricourt pour dénouer les imbrications complexes entre langue et écriture. Lorsque l'on sait qu'il a jeté les bases de ce travail dans les années 1940-44, avant son séjour sur le terrain indochinois (terme d'époque), uniquement à l'aide des dictionnaires et lexiques publiés par des auteurs sans formation linguistique, on ne peut qu'être admiratif devant le résultat même si, comme il l'a écrit vingt-cinq ans plus tard, "cet article n'a plus qu'un intérêt méthodologique et historique".

Ma première rencontre avec Haudricourt eut lieu en 1962, à l'occasion d'un passage à Paris au retour de mon premier séjour au Laos comme enseignant. J'avais collecté de copieuses données sur le khamou, une langue austroasiatique peu décrite, et je cherchais un directeur de thèse. Sans être décourageant, il ne sembla pas extrêmement intéressé et daigna tout juste jeter un coup d'oeil sur mes notes de débutant en me conseillant un autre directeur. Il venait ainsi de se priver du plaisir d'apprendre — du moins dans un premier temps — que les nombreux anciens emprunts lao en khamou avaient, grâce au conservatisme de cette langue, préservé des traits phonétiques du thai commun. Les anciennes occlusives sonores (siamois:  $p^h t^h c^h k^h$ , écrites  $b d j g$ ) étaient, et sont encore, prononcées  $b d j g$  en khamou. Les préglottalisées (siamois:  $\text{ʔb} \text{ʔd}$ , écrites  $p t$ ) étaient préservées par les nasales préglottalisées  $\text{ʔm} \text{ʔn}$ , mais par dessus tout, les nasales et sonantes sourdes (siamois:  $m n \dots l$ , écrites  $hm hn \dots hl$ ) étaient, superbe joyau de la phonétique, prononcées comme des préaspirées sourdes  $^hm \ ^hn \dots \ ^hl$  en khamou ! Je dois reconnaître que la langue khamou a beaucoup compté dans ma formation de linguiste de terrain, quoique je réprovoque cette expression, un linguiste de terrain n'étant qu'un linguiste qui va chercher les données qui lui font défaut sur le terrain. Je devais apprendre plus tard que l'attitude de Haudricourt n'avait rien de surprenant pour ceux qui le connaissaient bien et qu'elle n'était qu'une de ses nombreuses manifestations derrière lesquelles il cachait sa personnalité complexe. En fait, il était toujours intéressé par les travaux des autres, surtout de ceux qui revenaient du terrain, mais il n'aimait pas la direction de thèses. D'ailleurs, par la suite, au cours d'une correspondance espacée mais profitable, il devait me prodiguer de nombreux et judicieux conseils. Il était devenu mon seul lien avec la communauté scientifique de la linguistique. Quelques années plus tard, je devais avoir la confirmation de l'intérêt qu'il portait à mes travaux lorsque, grâce aux vocabulaires et notes que je lui envoyais systématiquement, il me suggéra de présenter ma candidature à l'entrée au CNRS. A cette époque là, le Laos était dans une situation politico-militaire instable et il était devenu impossible d'accéder aux zones reculées du pays, justement celles qui abritaient le plus de langues minoritaires dont plusieurs n'avaient jamais été décrites ni même recensées.

Instruit par les mésaventures d'un missionnaire, le regretté Père Subra, qui avait dû plusieurs fois consécutives quitter précipitamment son terrain en abandonnant ses notes — il travaillait chez les Khamou — j'avais pris pour habitude de dactylographier tous les vocabulaires recueillis dès qu'ils avaient une forme présentable et d'en envoyer des copies de sécurité en France, dont une à Haudricourt. En un sens, les problèmes de l'ex-Indochine Française ont eu une conséquence positive — ironie du sort loin d'être exceptionnelle — sur l'orientation de ma carrière. Les populations de ces pays qui ont subi tous ces malheurs n'ont pas eu autant de chance.

Si je me suis longuement attardé sur la restitution du thai commun par Haudricourt c'est parce que, dans mon isolement exotique, j'y ai souvent trouvé des réponses à mes interrogations, les changements phonétiques qu'il a mis en évidence sont en effet communs à de nombreuses langues de la région. Dans la suite, il avait d'ailleurs appliqué la même méthode au karen, une langue tibéto-birmanne (« Restitution du karen commun », 1946), bien que par une facétie des délais de publication ce dernier article ait été publié deux ans avant le premier. Ces travaux n'étaient que le début d'une longue série d'articles magistraux et fondateurs qui ont communiqué une impulsion décisive au comparatisme et à la reconstruction dans certaines familles de langues de l'Asie du Sud-Est : austroasiatique (ou môn-khmer) — dont le viet-muong —, thai (ou daïque) et miao-yao (ou hmong-mien). Sans vouloir épilucher sa volumineuse bibliographie, accessible à chacun, je me contenterais de rappeler, sans tenir compte de la chronologie des publications, quelques-uns de ses travaux en me limitant à ceux qui ont marqué le développement de la linguistique historique dans cette partie du monde.

Tout d'abord, « Introduction à la phonologie historique des langues miao-yao » (1954) qui est une application à cette famille de la méthode comparative mise en œuvre pour le thai et le karen. Les documents utilisées sont des dictionnaires rédigés par des missionnaires, enquêteurs consciencieux mais non linguistes, et quelques dizaines de questionnaires linguistiques remplis par des enquêteurs pour la plupart vietnamiens ou français. Le traitement de ces données est un témoignage du savoir-faire de Haudricourt qui a su retrouver les vrais valeurs phonétiques au travers des erreurs complémentaires des enquêteurs.

Puis, « Mutations consonantiques des occlusives initiales en mon-khmer » (1965) qui vient couronner les études précédentes et qu'il convient de considérer comme une sorte de théorie générale des phénomènes de confusion des séries d'initiales. Haudricourt y utilisait quelques-uns de mes vocabulaires envoyés du Laos, ce qui provoqua en moi une discrète fierté.

Dans la suite logique, « Bipartition et tripartition des système de tons... » (1961) où il est démontré comment se forment des séries tonales, deux ou trois, consécutivement aux confusions des séries de consonnes initiales. Avec cet article, nous avons la première étude d'envergure sur les phénomènes de tonogénèse dont le modèle est applicable à la plus grande partie des langues de l'aire extrême-orientale.

Enfin, le très célèbre « De l'origine des tons en vietnamien » (1954) où, pour la première fois, la formation du système tonal d'une langue était entièrement expliqué. En comparant le vietnamien avec des langues austroasiatiques sans ton, Haudricourt y démontrait que les trois tons primordiaux du vietnamien avant leur bipartition provenaient de la chute des laryngales -ʔ et -h en fin de syllabe. Le modèle développé, même s'il a été depuis affiné, est là encore applicable à la plupart des langues à tons de l'aire extrême-orientale.

Il convient aussi rappeler une autre contribution d'importance, souvent passée inaperçue, à la phonétique historique du vietnamien, présentée en quelques lignes dans l'article cité ci-dessus, « Mutations consonantiques... » (1965, p. 171). La compa-raison entre le vietnamien et le muong, langue proche parente, montre une double correspondance à propos des occlusives initiales. La série unique du muong, **p t c k**, correspond à deux séries en vietnamien, la première occlusive et partiellement glottalisée, **ʔb ʔd c k** (vietnamien écrit: *b đ ch c/k*) et la seconde spirante sonore **v z ʒ y** (vietnamien écrit: *v d gi g/gh*). Si la première est normale et attendue, la seconde en revanche, plus surprenante, est restée longtemps inexpliquée. Henri Maspero (1912) avait lui-même achoppé sur cette énigme. Dans une remarque brève et fulgurante Haudricourt avance cette explication: « Cette seconde série [de spirantes] pourrait s'expliquer par l'existence d'un préfixe **r-** que l'on trouve dans certains dialectes : Ruc, Arem [apparentés au vietnamien] ». Quelques lignes pour présenter la solution d'un problème crucial ! C'est bien là tout le génie de Haudricourt. Ce phénomène de spirantisation en vietnamien a depuis fait l'objet d'analyses plus approfondies, mais Haudricourt restera toujours celui qui en a lancé l'idée en premier.

Lorsque l'on sait que la connaissance de ces phénomènes, brièvement résumés ci-dessus, fait partie aujourd'hui du bagage de base du linguiste débutant en Asie du Sud-Est, on mesure l'importance des progrès réalisés depuis cette époque pionnière. Grâce aux travaux de Haudricourt, la linguistique de cette région a gagné plusieurs décennies et même si quelques linguistes ont continué avec succès, chacun dans son domaine, la voie qu'il a tracée, personne n'a pu égaler son envergure scientifique. Ses idées ont été à l'origine de la plupart des avancées qui permettent aujourd'hui à ses continuateurs de poursuivre les recherches en faisant sauter un à un les problèmes qui restent à résoudre dans le comparatisme et la reconstruction. Rappelons que la plupart des idées innovantes qui viennent d'être évoquées sont reprises et refondues dans *La phonologie panchronique* (1978), ouvrage cosigné avec Claude Hagège, dans lequel les auteurs proposent une approche générale aux phénomènes de changement linguistique.

Or, tous ces apports sur l'Asie du sud-est qui combleraient déjà une carrière de chercheur, ne représentent qu'une petite partie des travaux linguistiques de Haudricourt qui a par ailleurs apporté des contributions pertinentes et novatrices dans les domaines chinois, austronésien — en particulier néo-calédonien — et, plus près de chez nous, dans le domaine roman. Plus encore, la linguistique ne représente qu'une part des activités de Haudricourt qui s'intéressait aussi aux

techniques, à l'histoire des outils, à la botanique, à l'origine des plantes cultivées... Dans chacun de ces domaines il a produit des travaux originaux et fondateurs. Qu'on ne s'y trompe pas, malgré les apparences il y a une unité profonde derrière la diversité de ses recherches : tous les domaines qu'il a couvert sont intimement liés aux activités humaines.

Haudricourt menait ses recherches seul, selon le bon plaisir de sa passion et hors de tout projet imposé — qui, d'ailleurs, aurait pu lui imposer quoi que ce soit — même s'il lui est arrivé de collaborer et de cosigner des ouvrages. Car la recherche fondamentale gagne à être libre et non programmée ainsi que l'a développé Pierre Joliot (2001), n'en déplaise à certains promoteurs dans les sciences humaines qui lancent de grands projets mégalomaniques pour satisfaire aux courants à la mode. Hormis leur coût en argent et en temps, ces projets ont surtout pour effet d'attirer des chercheurs en besoin de financement et de les éloigner de leur recherche personnelle. Le vrai chercheur, celui qui trouve et fait avancer la connaissance travaille le plus souvent en solitaire, libre de ses choix et de sa réflexion, guidé par sa seule impulsion créatrice ce qui n'exclut pas, loin de là, l'échange et la concertation, ni même un programme suggéré et accepté. Solitaire mais non isolé, Haudricourt aimait recevoir chez lui en toute simplicité, ses pairs, ses disciples et les chercheurs de passage, au milieu des célèbres empilements de livres qui faisaient le pittoresque de sa bibliothèque. Lui qui n'aimait pas les cours magistraux était toujours disponible pour parler de science et répondre aux questions. Ces petites conversations qui m'ont beaucoup apporté valaient les meilleurs cours du monde.

Haudricourt était une personne honnête. Il y avait des gens qu'il appréciait et des gens qu'il n'aimait pas — comme tout un chacun d'ailleurs — mais s'il a pu aider les premiers il n'a jamais pensé à nuire aux seconds. Il savait aussi être généreux, mais d'une générosité utile et bien appliquée. Enfin, il était habité par une grande probité, vertu qu'il partageait avec quelques-uns de son entourage scientifique, mais pas tous loin s'en faut. Lorsqu'il m'a incité à poser ma candidature au CNRS, il ne m'a jamais demandé ni essayé de savoir quelle chapelle je fréquentais, seul mon travail l'intéressait. Aujourd'hui, devant le triste spectacle du noyautage feutré des Institutions de Recherche par quelques groupes de pression chez lesquels la qualité de la recherche n'est plus une priorité, on ne peut qu'avoir une pensée émue en se rappelant les qualités morales de André Georges Haudricourt.

La disparition de Haudricourt est aussi celle d'une époque où la linguistique des langues avait sa place et où des linguistes savaient encore marcher sur leurs pieds. Ces linguistes étudiaient les langues sur tous les terrains et dans leur merveilleuse diversité sans se soucier des tendances à la mode qui égarent la recherche. Ils étudiaient les langues avant le langage, le particulier avant le général, le concret avant l'abstrait, la pratique avant la théorie. En ce temps là, cette orientation de la recherche linguistique débouchait sur des acquis tangibles. Loin de moi l'idée de minoriser les autres domaines de la linguistique, toutes les

tendances ont leur place et doivent s'exprimer au sein d'une répartition équitable des thèmes et des domaines, mais si l'on veut comprendre le fonctionnement et l'histoire des langues majeures, les plus attractives, le linguiste a besoin de modèles. Les petites langues, nombreuses et diverses, sont justement de grandes pourvoyeuses de modèles. Malheureusement, cet âge d'or est bien lointain et cette dernière décennie a vu une partie de la recherche linguistique sombrer entre les mains d'un noyau de gens de pouvoir et de couloir, sans réelle envergure scientifique.

En cette époque tourmentée, il est au plus haut point salutaire de se remémorer André-Georges Haudricourt.

*André-Georges Haudricourt a été honoré par deux ouvrages d'hommages sous la forme traditionnelle de recueil d'articles, l'un en France (Thomas & Bernot 1972) et l'autre en Thaïlande (Ratanakul & al. 1985). En outre, deux revues lui ont consacré un numéro spécial, Ngôn Ngữ (1991), revue de linguistique au Vietnam, et Mon-Khmer Studies (1996) édité à Bangkok mais à vocation internationale. La diversité des lieux d'élaboration confirme bien sa renommée sur les terrains qu'il a vivifiés par ses découvertes. Une excellente nécrologie a été rédigée par Georges Condominas (1997). La bibliographie complète des œuvres de A.-G. Haudricourt nous est connue grâce au travail patient et dévoué de Mme Andrée Dufour (1997).*

#### Références bibliographiques:

- CONDOMINAS, Georges (1997). "In memoriam: André-Georges Haudricourt (1911-1996)", *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient* 84: 7-30.
- DUFOUR, Andrée (1997). "Bibliographie d'André-Georges Haudricourt", *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient* 84: 31-64.
- HAGÈGE, Claude et HAUDRICOURT, A.-G. (1978), *La Phonologie panchronique*, Paris, Presses Universitaires de France, 224 p.
- HAUDRICOURT, A.-G. (1946). "Restitution du Karen commun", *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 42 (1): 103-111.
- HAUDRICOURT, A.-G. (1948). "Les phonèmes et le vocabulaire du thai commun", *Journal Asiatique* 236: 197-238.
- HAUDRICOURT, A.-G. (1950). "Les consonnes préglottalisées en Indochine", *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 46 (1): 172-182.
- HAUDRICOURT, A.-G. (1952). "Les occlusives uvulaires en thai", *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 46 (1): 86-89.
- HAUDRICOURT, A.-G. (1954). "De l'origine des tons en vietnamien", *Journal Asiatique* 242: 69-82.
- HAUDRICOURT, A.-G. (1961). "Bipartition et tripartition dans quelques langues d'Extrême-Orient", *BSLP* 56 (1): 163-180.
- HAUDRICOURT, A.-G. (1965). "Les mutations consonantiques des occlusives initiales en mon-khmer", *BSLP* 60 (1): 160-172.
- HAUDRICOURT, A.-G. (1972). *Problèmes de phonologie diachronique*, Paris, SELAF, 384 p. Dans la note en introduction (p. 85), Haudricourt apporte quelques modifications à son article "Les phonèmes et le vocabulaire du thai



commun" (1948) concernant les préglottalisées.

HAUDRICOURT, A.-G. & Pascal DIBIE (1987). *Les pieds sur terre*, Paris, Éditions A.-M. Métailié (coll. "Traversées"), 196 p.

JOLIOT, Pierre (2001). *La recherche passionnément*, Paris, Odile Jacob, 210 p.

MASPERO, Henri (1911). "Contribution à l'étude du système phonétique des langues thai", *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient* 11 (1-2): 153-169.

MASPERO, Henri (1912). "Étude sur la phonétique historique de la langue annamite: les initiales", *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient* 12 (1): 1-127.

*MON-KHMER STUDIES XXV* (1996). Special Volume Dedicated to André-Georges Haudricourt, Bangkok, Summer Institute of Linguistics & Mahidol University, 270 p.

*NGÔN NGỮ* (1991-1) [*La Linguistique*]. Numéro spécial dédié à A.G. Haudricourt, 86 p. (en vietnamien), Hanoi, Vietnam.

*RATANAKUL*, Surya, *THOMAS*, David D. et *PREMSRIRAT*, Suwilai eds. (1985). *Southeast Asian Linguistic Studies Presented to André-G. Haudricourt*, Bangkok, Mahidol University.